

Pages d'autrefois : le revenant du cimetière

Autor(en): **Cérésole, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il arrose la planche sans qu'on le lui ordonne. Il balaie si la bise jette, sur la piste, des feuilles mortes. Il soigne « son monde » ; c'est-à-dire il veille à ce que les joueurs roulent sur le velours. A pareil « gueyu » on ne marchande pas le salaire. Son après-midi doit lui rapporter quelques jolies piécettes. Qui sait si, à la maison, une mère veuve et besogneuse ne sera pas contente de ce que son fils aura ainsi gagné !

J'aime à silhouetter en pensée, certains types de joueurs qui firent, parfois, ma joie d'observateur un peu narquois. Vous connaissez le joueur grave, pondéré, mathématique, qui s'avance, sur la planche, à pas comptés, élève solennellement la boule à hauteur de son œil puis la « pose » d'un geste net pour la suivre d'un regard calme durant tout le cours du voyage. Pas de grimaces, pas de clowneries, pas de mouvements superflus, à peine un léger signe d'approbation si le résultat est satisfaisant ou un léger froncement de sourcils, si le succès n'est pas absolu.

Et voici le petit homme bruyant, causeur, gesticulant qui bavarde jusqu'à la dernière, court sur la planche, jette sa boule en exagérant le tour de main et reste dans la position cou tendu, main tendue, torse tordu, grotesque, hilare, jusqu'à ce que la boule ait atteint son but, puis dans une pirouette il reprend la station normale et rit en se frottant les mains. C'est le clown.

Cet autre est gros et gras ce qui ne l'empêche d'être, en même temps, un joueur redoutable. Il mène sa boule gentiment, à la bonne franquette, d'un geste robuste et lève la jambe droite quand il a « posé ». Mais ce n'est pas une gymnastique comme le clown ci-dessus, c'est une façon de ponctuer le mouvement. Peut-être cette ponctuation manque-t-elle de grâce, mais notre homme, à vrai dire, n'a nul souci de se montrer gracieux. Il joue pour jouer — pour gagner aussi — sans donner grande attention à la galerie.

Quant à ce grand sec qui annonce en posant la boule le nombre de quilles qu'elle abattra, c'est matamore. Il en a l'attitude burlesque et l'ampleur turbulante. La boule lancée, il se redresse, allonge le jarret, lève la tête et les mains sur les hanches semble défier, les neuf quilles, le « gueyu », la planche, la rigole, et tout « le fourbis ». Tel Don Quichotte de la Manche prêt à combattre les marionnettes. Au demeurant, le meilleur homme du monde et qui ne ferait pas de mal à une « canquoire ».

Voyez-les tous à l'œuvre.

Le clown critique :

— Bien posé... Ah ! un peu à droite... sept... C'est bon pour sept... pas un de plus... Ça y est. Un litre en quatre coups, voulez-vous.

Matamore accepte avec dignité. Le joueur mathématique réfléchit, calcule, pèse le pour et le contre, puis acquiesce gravement. Le gros et gras dit :

— Ça ne me fait rien, c'est comme on voudra.

— Alors, c'est dit ?

— C'est dit.

Et l'on commence :

De litre en litre, de quatre coups en quatre coups, les cerveaux s'échauffent et l'après-midi passe. Vers le soir, quand le jour commence à baisser et que les promeneurs, sur la grand'route, se font plus rares, le gros et gras annonce qu'il est temps de compter et de payer la dépense.

On a passablement bu : sept litres... Il est vrai que des amis ont aidé à vider les bouteilles sur le compte des joueurs. A ce moment, ils disparaissent. Sept litres de bon vieux. Le clown, pour son compte en doit quatre, le matamore en doit trois.

— Mes quatre contre tes cinq, offre le petit homme. En trois coups ? Ça marche ?

— Ce n'est pas tout à fait juste. Mettons trois contre trois. Tu payeras ton quatrième.

— Vas-y.

C'est la « débaste ».

Autour d'eux un petit groupe de spectateurs se forme. Sept litres à un franc cinquante, soit dix francs cinquante : l'enjeu vaut d'être disputé avec soin, et une telle partie ne manque pas d'intérêt. Le petit homme commence. Huit. Matamore fait sept. Le petit homme se frotte les mains et reprend la boule. Encore huit. Cette fois, il la piroquette deux fois au lieu d'une.

— Huit et huit seize... la meilleure chance... qu'on est à l'aise... à Saint-Blaise... crie-t-il en manière d'hymne triomphal.

L'autre, inquiet, considère la planche d'un œil courroucé et fronce les sourcils comme s'il allait en découdre.

— Attention, « gueyu ». Range-moi ça comme il faut, hein !

Puis, il joue et fait huit, à son tour.

Les spectateurs émettent des opinions, des pronostics. En Angleterre, ils parieraient, mais à Trènes sur Lutry, ce n'est pas la mode.

— Bons tous les deux, les gaillards...

— Le petit a seize... Il m'a l'air d'un tout dur.

— L'autre quinze.

— Manque pas de tête non plus.

— Dans tous les cas, ils se tiennent de près.

Le petit homme clownesque veut qu'on arrose la planche. Cela fait, il pointe, puis, ayant aperçu un petit gravier sur la piste, il appelle le « gueyu » pour l'enlever.

— Là, maintenant, à nous deux.

La boule roule, pivote gentiment sur elle-même et suit la planche sans dévier, lorsque, tout à coup, à un mètre des quilles, comme si elle obéissait à une attraction puissante, elle glisse sur le terrain, file à gauche et vient donner contre le talus, laissant debout les neuf belles quilles.

— Loc ! crie quelqu'un.

Furieux, le petit homme se retourne.

— Je le vois bien, nom de sort. Pas besoin de crier. J'ai pas les yeux bouchés, ou quoi ?

Personne ne répond. On respecte toujours le dépit d'un vaincu et le petit homme, à cette heure, est bien mal en point.

— Allons ! à vous ! dit-il à l'autre... Faites-en autant.

— Pas de risques ! Avec deux je suis dehors et...

(La boule va son train).

— En voici cinq.

Le vaincu fait la grimace, mais ça ne dure pas.

— Peuh ! on se rattrapera la prochaine. A la tienne...

Ils choquent les verres et les vident en bons camarades. Les autres rient. La galerie s'amuse et commente les péripéties rapides du match. La servante de l'auberge ramasse l'argent. Le gueyu vient quérir son salaire et boit un verre de vin, pas deux. Voici la nuit... Les quilleurs rentrent au logis voir si la femme a préparé le cââââf et les truffes frecachâies.

Le progrès. — Allons, bon, les médecins viennent encore de découvrir une nouvelle maladie.

— Et dire qu'il y a des gens qui nient les progrès de la médecine !

Au guichet du télégraphe. — L'étudiant. — Voici un télégramme pour mon honoré père : Réussi brillamment examen, envoie argent. — Combien cela coûte-t-il ?

L'employé. — 75, mais vous pouvez ajouter encore un mot pour ce prix.

L'étudiant. — Oh merci ! Ajoutez « beaucoup », alors.

QUAND LES DAMES SERONT ELECTEURS

Monsieur. — C'est dans huit jours que nous saurons si je suis enfin conseiller municipal.

Madame. — As-tu quelques chances ?

Monsieur. — Beaucoup ! Nous nous tenons, mon principal concurrent et moi, à très peu de voix. C'est pourquoi je ne saurais trop te recommander de ne pas perdre de temps afin de ne pas manquer l'heure du vote. As-tu ta carte d'électeur ?

Madame (*la montrant*). — La voici.

Monsieur. — D'ailleurs, je vous préviendrai, toi et la femme de chambre, et je vous accompagnerai jusqu'au bureau de vote.

Madame. — Le vote a lieu la semaine prochaine. J'ai juste le temps de me faire cette robe dont je t'ai parlé...

Monsieur. — Quelle robe ? Celle de deux cents francs ?

Madame. — Je n'ai rien à me mettre pour aller voter.

Monsieur. — Tu veux rire !!!

Madame. — Je ne pense pas aller voter avec la première robe venue. Ma couturière a inventé une robe de vote qui est une merveille.

Monsieur. — Deux cents francs !!! Mon amie,

il faut être raisonnable. Mon élection me coûte déjà fort cher... Tu voteras comme tu es.

Madame. — Pourquoi pas en peignoir ?

Monsieur. — Je te paierai cette robe quand je serai nommé.

Madame. — Ce sera trop tard.

Monsieur. — Ne parlons plus de cela, je t'en prie.

Madame. — Tu me refuses la robe ?

Monsieur (*sèchement*). — Absolument.

Madame. — C'est bien, je ne voterai pas.

Monsieur. — Tu ne voteras pas... quand c'est ton mari...

Madame. — Ou si je vote, je ne voterai pas pour toi.

Monsieur. — Hein !

Madame (*froidement*). — Je voterai pour Jules. D'ailleurs, je ne partage pas tes opinions, tu le sais bien !

Monsieur. — Vous oserez voter pour Jules !

Madame. — Parfaitement.

Monsieur (*exaspéré*). — Madame... Mais je veux être calme... Voyons, ma chérie, je te paierai la robe... Après tout, 200 francs, ce n'est pas une affaire !

Madame. — Faut-il tout vous dire ? Je l'ai commandée... Elle sera finie après-demain.

Monsieur. — Enfin, ce qui est fait est fait. Mais tu ne voteras pas pour Jules ?

Madame. — Nigaud ! Est-ce que je n'aurais pas voté pour toi tout de même ?

Monsieur. — Deux cents francs !

Madame. — Et sans compter un ravissant petit chapeau... urne électorale... Tu verras.

Monsieur (*atterré*). — Un petit chapeau urne électorale.

Madame (*sortant et faisant un gracieux sourire à son mari affalé sur un fauteuil*). — Cinquante francs ; mais c'est un bijou. Tu verras comme je serai jolie. (*Radiouse*). Tu seras nommé, je t'en réponds.

Un gaffeur. — Une dame offrant du cognac à Berliureau :

— Vous savez, lui dit-elle, c'est de l'eau-de-vie qui date de ma naissance.

Et Berliureau :

— Sapristi !... Elle doit être vieille !

Aux champs. — Un jeune goumeux et sa mère se promènent à la campagne. Ils rencontrent un paysan conduisant une vache qu'il vient d'acheter.

— Quel âge a-t-elle, votre vache ? demande le jeune homme.

— Deux ans.

— A quoi voyez-vous ça ?

— Ça se voit aux cornes.

— Ah ! oui, c'est vrai. En effet, elle en a deux !

Parbleu. — L'avocat : — Détestable votre cause ! Le client : — Je le sais bien, pardine, et c'est bien pour ça que j'ai besoin d'un avocat pour tâcher de la gagner...



Pages d'autrefois

LE REVENANT DU CIMETIÈRE

Mon cher oncle Frédéric,

Il faut que je t'écrive par rapport à une aventure qui nous est arrivée hier et qui amusera, j'en suis sûr, la tante. Rien que d'y penser, ma pauvre femme en a encore la grülette. De sa vie elle n'a eu une aussi puissante frayeur.

C'était contre les dix heures du soir. On avait tout bien gouverné. Chacun était rentré. On était prêt à se réduire. Les petits dormaient. La nuit était plus noire que de l'encre. Le vent soufflait. On l'entendait piouler dans la grange et sur le soliveau. Les sapins faisaient grand bruit. On sentait venir l'orage, quoi ? ou, en tous cas, une grosse carre.

Seule, la mère était sortie pour aller chercher encore un seillon à la fontaine. Rentré dans la chambre, je curais ma pipe près de la fenêtre. Tout-à-coup, ne voilà-t'y pas la Julie qui re-

vient en courant, les yeux tout épouirés ; elle ne pouvait pas ravoir son souffle.

— Jean-Louis ? qu'elle me dit, Jean-Louis !... Mon père est-il possible ! Viens vite !... on aperçoit...

— Tais-toi ! que je lui fais ; ce n'est pas possible !

— Je te dis que si... J'ai aperçu là-bas... derrière l'église... près de la cure... dans le cimetière... près du mur...

— Eh ! bien, quoi ?

— Un homme qui rebouille les morts.

— Aque ! te voilà bien toujours avec tes histoires.

— Eh bien, viens voir, viens voir, qu'elle me fait, si tu ne veux pas le croire.

Bon ! je t'enfoncerais mon bonnet noir sur les oreilles et me voilà dehors. On ne voyait pas une goutte. La femme avait pris un manche à balai d'une main et, de l'autre, elle trivognait son molleton.

Arrivés près de la fontaine, elle me dit :

— Tiens ! ne vois-tu pas, là-bas, cet homme contre le mur ? Je te dis, moi, que c'est le sorcier ou le revenant.

Ma foi, il n'y avait pas à dire : le revenant y était bien. C'était un puissant gaillard. On le voyait rebouiller le cimetière. Tantôt les bras en bas, puis les bras en l'air, il se baissait, se relevait, faisait trente-six manières.

« Que diantre fait-il bien là ? que je me dis. Je n'ai pourtant pas la berlue. C'est bien un homme. Je parie qu'il déterre un mort. Oh ! il y a de la sorcellerie ou de la canaillerie par là. »

Mon cher oncle Frédéric, mon cœur battait la générale. Mais je me suis mis à penser : « Pourtant, Jean-Louis, tu n'es pas un foutriquet ! Ce n'est ni un revenant, ni un Allemand qui veulent te faire peur. »

Bon ! je ne fais ni un ni deux ; je te prends un caillou sur le mur et, crach ! je te l'y jette contre ; après quoi je baisse la tête et je me cache.

Au bout d'un moment, je me relève ; je guigne : rien n'y a fait ; mon corps continuait son commerce.

— Attends-te voir, pourtant ! Tu auras bientôt ton affaire !

Je prends une palanche. Il s'agit de lui tricoter les côtes au tout fin.

— Non, non, Jean-Louis, n'y va pas ! que me dit la Julie en me tirant par la manche et en n'osant pas crier, tant elle avait peur. Tu attraperas un mauvais sort. S'il te plaît, mon Jean, ne fais pas le fou !

— Laisse moi faire ! que j'y fais. Cache-toi derrière la fontaine et pas un mot !

— Non, Jean, n'y va pas ! écoute-moi !

— N'aie pas peur !

Je longe le petit mur du cimetière avec ma palanche. Il s'agissait de prendre le gaillard par derrière et de lui roïller dessus sans avertissement. Je fais vingt pas à croupeton ; je m'arrête pour regarder par-dessus le mur, pour voir si ce grabellion y était encore. Oui, ma foi, il y était ! Ah ! mon cher oncle Frédéric, je t'avoue qu'à ce moment l'émotion m'a pris, et je me suis mis à trembler comme la feuille. Je me suis mis à réfléchir, à penser en moi-même qu'on est pourtant bête de s'exposer pour rien, de se faire tant de mal pour peu de profit, que je n'aurais pas dû me mêler de cette affaire, que la Julie pourrait avoir raison, que les femmes ont bien du bon, que je serais mieux dans mon lit, etc. En vérité, n'était la bourgeoise, j'allais virer les talons.

« Tout de même, Jean-Louis ! que je me dis, ah ! tu n'es pas plus crâne que ça ! Tu irais caponner ! Voyons, es-tu un municipal ou bien une Jeannette ? As-tu passé ton école ou n'es-tu qu'un taborniau ? Hardi ! il s'agit de se montrer, d'arriver près de lui, de cambillonner ce mur et d'y donner la brûlée, en lui touchant la peau un peu lestement. Si tu renasques, tu n'es plus un citoyen ; il te faut rendre tes épaulettes. »

Un peu remis par tous ces raisonnements et talonné par la Julie, à laquelle il aurait fallu dire que j'avais eu peur, je me glisse un peu

plus loin, comme un matou. Arrivé au bon coin, derrière la muraille, près de l'endroit où devait être mon sorcier, j'écoute un moment... Rien, point de bruit, excepté les vaches de l'oncle Abram qui tapaient des cornes, là-bas, dans l'écurie et les sons du violon de monsieur le ministre qui, près de sa fenêtre, jouait encore, pour finir la veillée, un petit refredon.

« C'est le moment, que je me dis. Allons-y rondo et tapons sur le coquin ! »

Des deux mains, je prends ma palanche ! tout doux je me mets de pointe ; je m'aguille sur le mur, je lève les bras, je prends mon élan et, en sautant en bas, crach ! je donne un si terrible pétard que ma palanche casse et que me voilà dans le cimetière, étendu entre les mottes et les cailloux.

Ah ! mon pauvre oncle, si tu avais vu ton neveu dans ce moment, lui, un municipal, le nez dans les orties ! J'étais plus mort que vif. Je n'osais pas lever la tête, ni ouvrir les yeux ; je m'attendais à être assommé de suite. « Jean-Louis, tu es cuit ! que je me disais. C'est ta dernière. Le sorcier va te régler ton compte. »

Pas du tout, pas un mot, pas le moindre mal ! Je me relève : point d'homme ! mais sais-tu quoi, oncle Frédéric ? Contre le mur du cimetière l'ombre de monsieur le ministre qui, dans sa chambre, jouait du violon.

Alfred Cérésolo.

LE FEUILLETON



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Mais Silas n'écoutait plus. Cette poltronnerie l'exaspérait. Comment lui, le pauvre garçon, sans méchanceté, le miséreux sans amertume, avait joué sa peau pour un être aussi bas, pour une aussi vile mazette... Et, cette pensée l'envahissant, une rage indescriptible l'aveugla ; des larmes coulaient sur ses joues que la colère agitait de tressaillements nerveux ; il voulait parler, maudire, injurier, mais ne trouvant ni les mots, ni la voix, il s'élança, avec un cri rauque, une onomatopée quasi semblable au rugissement de ses fauves, contre l'homme suppliant et anéanti...

Les camarades, cependant, s'étaient précipités ; le nombre vainquit la force brutale et Bolomey, désarmé, maintenu, non sans peine, laissa partir son adversaire qui, tête basse, sous les sarcasmes de ses ex-disciples, sortit de la ménagerie pour n'y plus rentrer.

On ne le revit jamais.

VI

Et Silas, très heureux d'être débarrassé de ce tyranneau voyoucratique, se remit bravement à son travail de lampiste, pas plus fier pour tout ça et presque honteux de cette scène un peu sauvage, dans laquelle il avait joué le grand premier rôle. Il n'en parlait pas et évitait les camarades, comme s'il eût craint une allusion quelconque à la fameuse séance.

Cependant, et malgré cette discrétion, ce mutisme, l'aventure s'ébruitait. Sur le champ de foire, dans les baraques, au fond des roulottes, les saltimbanques divers en jasaient. Bolomey était en passe de devenir célèbre, et cela ne lui plaisait guère.

Un matin, comme il se préparait à renouveler le pétrole de ses lampes, un boy, qui faisait le service du directeur, le héla.

— Eh ! Suisse !

— Et alors !

— Le patron t'attend, dépêche.

Bon ! pensa Bolomey, le vieux a appris cette histoire et il va me flanquer mon sac. Pas de chance, tout de même.

Master Myers le reçut froidement, le dos tourné, impénétrable.

— Monsieur m'a fait appeler.

— Yes... On a dit à moà que vous avez été dans le kedje de la lion...

— Monsieur...

— Please, pas interrompre... Vous êtes entré et sohti... sohti était pour moà l'essentiel... Alors, je avais pensé... la dompteur il avait pédu sa foïce, il était vieux... un peu. Yes... je désirais remplacer lui...

— Mais, monsieur.

— Please, encore une foà, pas interrompre...

Silas n'insista pas.

— Aloho, continua Myers, la dompteur il pà-tait dans houit jours et, si dans houit jours, entendez bien, vous ne pouvez remplacer lui... vous pàatez aussi... all right.

D'un geste, le directeur désignait la porte. Silas sorti.

Il n'en croyait pas ses oreilles. Était-ce une plaisanterie ? Non, le patron ne riait jamais. Une vengeance ? Pourquoi Myers lui en eût-il voulu ? Ils ne se connaissaient pas et ne s'étaient parlé — très rarement d'ailleurs — que pour affaires de service. Une épreuve, alors ? Dans quel but ? Ou bien, peut-être, un moyen détourné de l'obliger à partir...

Et le pauvre diable se martyrisait la cervelle à chercher, chercher, lorsque le dompteur anglais vint, en personne, lui annoncer son intention de quitter la ménagerie et de lui donner, pendant une semaine, quelques utiles conseils.

— Mais, ce n'est pas possible...

— Yes, possibleul...

Silas, cependant, hésitait ; mais la perspective de l'hiver et des grandes routes neigeuses qu'il faut « avaler », kilomètre après kilomètre, sans rien dans le ventre, avec les membres transis, gelés, endoloris, ne l'amusaient guère. D'autre part, cette entrée en cage ne serait pas absolument un début ; il avait fait déjà — bien malgré lui — connaissance avec ces bêtes à crinière et griffes. Peut-être s'en tirerait-il ? Après tout, ce n'était pas si terrible, et le proverbe est vrai : Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Ainsi, peu à peu, l'idée d'affronter encore les fauves lui devint familière et, le dimanche suivant, de gigantesques affiches aux couleurs chatoyantes annonçaient au public toulousain la première séance de

SILAS BOLOMEY, DE LUTRY

Canton de Vaud — Suisse

Et c'est ainsi qu'un ouvrier cordonnier, parti le balluchon sur l'épaule et le bâton à la main, pour parcourir le monde en « rapetassant les grolles », débuta dans une carrière assez différente, qui ne lui rapporta pas la fortune, mais lui laissa de plus émouvants souvenirs qu'une existence de ressemelages et de ligneul.

Prosper Meunier.

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Achetez vos chemises

chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE

DEMIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois